

Peu d'instants avant son départ, sa tante Irène lui dit :

— Vous n'avez pas revu le jardin, Roger, ce jardin où vous avez joué jadis. Venez-y donc un instant.

Il suivit la vieille dame. Tante Suzanne ne quittait plus son fauteuil depuis un an. Roger offrit son bras à Irène. Ils marchèrent quelque temps en silence dans ce vieux jardin français, ornés d'ifs taillés, de buis épais et rempli de fleurs disposées par planches, aux couleurs soigneusement assorties.

— Etes-vous heureux, Roger, dit la tante, votre femme...

Il l'interrompit.

— Ne me parlez pas d'elle, dit-il ; je suis puni par où j'ai péché. Que n'ai-je écouté vos conseils ! ma tante, mais il faut souffrir en silence. Heureusement je n'ai pas d'enfants. Qu'est ceci ? fit-il, en voyant des ouvriers occupés à démolir le mur aux giroflées.

— Notre voisin, M. de Saint-Arnold, nous a demandé la permission de faire rebâtir cette vieille muraille, dit la tante. Elle s'écroulait, et devenait dangereuse pour ses enfants. Il a déjà trois beaux garçons.

— Pauvre vieux mur, dit Roger, j'avais jadis essayé de le démolir.

— Et nous, dit la tante, nous rêvions d'y faire percer une porte et de mettre en communication les deux jardins. Défunt le bon colonel y songeait aussi.

— Oui, dit Roger, le bonheur était là ! J'espère aller bientôt en Afrique. Priez pour moi. J'y trouverai de la gloire, ou un tombeau. Tout m'est indifférent.

Il se baissa, prit une des fleurs tombées avec la crête du vieux mur, et partit.

JULIE LAVERGNE.

FIN

